

Avant-propos

Claude MIGNOT

Professeur émérite à Sorbonne Université

En 1550, à Florence, le peintre Giorgio Vasari publiait son recueil, *Le Vite de' più eccellenti architetti, pittori et scultori*, considérablement augmenté dans la seconde édition de 1568. Il y décrivait la vie et les œuvres des meilleurs maîtres du dessin, architectes, peintres, et sculpteurs, depuis la Renaissance des arts. En s'appuyant sur des sources de première main – manuscrits, inscriptions, témoignages, commentaires des œuvres –, il ouvrait la voie à l'histoire moderne de l'art et des artistes.

Rien de tel en France, et moins encore pour les architectes que pour les peintres. Il s'agit là d'un pli culturel ancien, bien marqué. Dans les deux volumes des *Plus excellents bâtiments de France*, Jacques Androuet du Cerceau ne donne même pas le nom de leurs architectes, et ce n'est qu'en 1787, que paraît le médiocre recueil de Dezallier d'Argenville, *Vies des fameux architectes depuis la Renaissance des arts avec la description de leurs ouvrages*. Au XIX^e siècle, les érudits locaux se plurent à chercher et à publier des pièces pouvant servir à construire une histoire monumentale de la France, mais ces publications constituaient un puzzle éparé aux nombreuses pièces manquantes. Les « fameux architectes », pour reprendre le qualificatif de Dezallier, voire les dynasties de maîtres maçons et d'architectes des villes et bourgades de France, restaient des figures floues, tels les Métézeau de Dreux, comme le plus célèbre d'entre eux, Louis Métézeau, *architecte du roi Henri IV*, excusez du peu, qui est l'objet de cet ouvrage.

En 1673, dans la préface de sa traduction du *De Architectura* de Vitruve, Claude Perrault soulignait déjà « que le nom des grands hommes qui ont travaillé avec un si heureux succès [aux bâtiments de la France] n'était connu de personne, pendant que celui du moindre architecte d'Italie était consacré à l'éternité par les plus excellents écrivains de leur temps ». Trois siècles plus tard, très exactement, on pouvait exprimer les mêmes regrets à propos des architectes du Grand Siècle. Si les historiens anglo-saxons, Rosalys Coope, Allan Braham et Peter Smith, venaient de publier leurs ouvrages consacrés à *Salomon de Brosse* (1972) et à *François Mansart* (1973), on ne pouvait lire alors aucune étude sur Jacques Lemercier, qui avait bâti la chapelle de la Sorbonne pour le cardinal de Richelieu, ni sur Pierre Le Muet qui avait bâti les écuries

et la bibliothèque du cardinal de Mazarin, et achevé l'église du Val-de-Grâce pour la reine Anne d'Autriche, ni sur Clément Métézeau, qui avait conçu la victorieuse digue de La Rochelle, ni sur Louis Le Vau, qui fut le premier architecte du jeune Louis XIV, ni même, aussi extraordinaire que cela fut, sur Jules Hardouin-Mansart, l'architecte des Invalides, des châteaux de Versailles, de Marly, du Grand Trianon, et de tant de bâtiments pour Louis le Grand.

Depuis vingt ans, à l'imitation de l'historiographie italienne et anglo-saxonne, la situation s'est retournée, et les monographies d'architectes longtemps si injustement négligés se sont multipliées, du *Philibert De l'Orme, architecte du roi (1514-1570)* par Jean-Marie Pérouse de Montclos (2000), d'*Augustin-Charles d'Aviler, architecte du roi en Languedoc 1653-1701* par Thierry Verdier (2003), à *Jacques Lemercier, architecte et ingénieur du roi* par Alexandre Gady (2005), *Jules Hardouin-Mansart* par Bertrand Jestaz (2008), *Jules Hardouin-Mansart 1646-1708* par Alexandre Gady (dir.) [2010], *Jacques Androuet du Cerceau, « un des plus grands architectes qui se soient jamais trouvés en France »* par Jean Guillaume et Peter Fuhring (dir.) [2010], et encore de *Louis Le Vau et les nouvelles ambitions de l'architecture française, 1612-1654* par Alexandre Cojannot (2012), à *François Mansart, un architecte artiste* par Claude Mignot (2016) et à *Pierre Lescot 1515-1578, architecte du Roi et de la Pléiade* par Jean-Marie Pérouse de Montclos (2018). Le présent livre consacré par Emmanuelle Loizeau à *Louis Métézeau (vers 1568-1615), architecte du roi Henri IV* vient heureusement prendre rang dans ce grand retournement historiographique.

L'entreprise est méritoire, tant les obstacles sont grands du côté des sources, comme des œuvres. Les fonds notariaux du règne d'Henri IV, si riches qu'ils soient – et Emmanuelle Loizeau a su en exploiter toutes les ressources –, sont cependant moins bien conservés que pour les règnes postérieurs, et l'écriture notariale du temps résiste fort aux meilleurs paléographes. Plus grave, les gravures des dessins d'architectes, si précieux pour connaître les bâtiments disparus du XVII^e, ne se multiplient qu'après 1640, si bien que les devis et marchés retrouvés pour le règne d'Henri IV n'ont plus, sauf exception, leurs pendants graphiques. La qualité de ceux qui subsistent nous le fait d'autant plus regretter.

Surmontant ces obstacles, l'auteur nous propose cependant une stimulante étude articulée en huit chapitres. Les deux premiers sont consacrés à la dynastie Métézeau, liée intimement à Dreux et à sa région, avant son transfert à Paris, dans le sillage du duc d'Alençon. À juste titre le texte s'arrête sur Thibault, le père de Louis, essentiel pour comprendre la carrière de son fils : celle-ci est une des conséquences heureuses de fidélités nouées par sa famille au temps de l'ascension du Béarnais. Suivent quatre chapitres sur ce qu'on peut savoir des œuvres de Louis : bâtiments du roi et chantiers de province ; bâtiments pour la sœur du roi et pour son épouse ; architecture privée. Là se déploie la principale difficulté de cette histoire, le caractère collégial du conseil des Bâtiments du Roi. On soupçonne que Louis Métézeau, architecte du roi en titre, et le premier d'entre eux par l'importance de ses gages, est l'architecte des grandes entreprises

architecturales d'Henri IV, les places royales, la Grande Galerie du Louvre aux Tuileries notamment, mais le silence des documents oblige à la prudence.

Le livre se clôt sur deux chapitres de synthèse, sur le travail de l'architecte et sur sa manière, constamment analysée par comparaison avec ses contemporains.

Les biais documentaires ont naturellement infléchi l'exposé. Il arrive que la vie d'un architecte, comme d'un écrivain, se confonde avec l'exposé de ses œuvres ; ici faute de documents concluants sur la paternité des œuvres majeures, l'étude s'est focalisée sur l'histoire sociale, sur l'entourage familial et amical et sur les commanditaires, qui prennent ici une place singulière : ils éclairent heureusement une facette de la vie des architectes souvent négligée faute de matière ou d'intérêt.

À de rares exceptions près, les bâtiments dessinés par Louis Métézeau ayant disparu, et les images manquant, son écriture architecturale est difficile à définir ; cependant à partir de quelques dessins retrouvés et du plus beau bâtiment sauvegardé, l'hôtel d'Alméras, rue des Francs-Bourgeois, Emmanuelle Loizeau réussit dans son dernier chapitre, à cerner la « manière » sophistiquée de Louis Métézeau et ainsi à lui rendre sa place parmi les Illustres de Dreux et les Fameux architectes du Grand Siècle.